

FITZROY-CROSSING, AU FOND DU BUSH

LES ABORIGÈNES DE KIMBERLEY DANS L'OUEST AUSTRALIEN SONT DES PRIVILÉGIÉS : LES BLANCS NE LES ONT ENVAHIS QU'EN 1880 ! ILS ONT ÉTABLI LA D'IMMENSES STATIONS D'ÉLEVAGE. GENS DES DÉSERTS, DES RIVIÈRES OU DE LA MER, QUELLE QUE SOIT LEUR TRIBU, LES ABORIGÈNES ONT ÉTÉ SÉDENTARISÉS DE FORCE PAR LES ÉLEVEURS DE MOUTONS, À LA RECHERCHE DE MAIN-D'ŒUVRE GRATUITE. FITZROY-CROSSING, ANCIEN CENTRE DE RAVITAILLEMENT DES STATIONS D'ÉLEVAGE, EST AUJOURD'HUI UNE PETITE VILLE OÙ COHABITENT TANT BIEN QUE MAL DES ABORIGÈNES D'ORIGINES DIFFÉRENTES. FACE AU POUVOIR BLANC LOCAL, ILS OUBLIENT LEURS CONFLITS INTER-TRIBAUX ET TENTENT DE DÉVELOPPER LEUR AUTONOMIE.

Quelque part au nord-ouest de l'Australie, la rivière Fitzroy coule entre des falaises ocre. Au centre de cette vallée, une ville : Fitzroy-Crossing, mille habitants. Cette vallée est une frontière géographique, écologique et ethnologique. Au nord s'étendent les massifs de Kimberley, une des plus anciennes formations montagneuses du globe ; à l'est et surtout au sud, le désert ; enfin, à l'ouest, l'océan Indien. Les « gens des rivières », comme se désignent elles-mêmes les populations originaires de cette vallée, appellent « gens du désert » les groupes de l'est et du sud, et « gens de la mer » les groupes du rivage.

Les Aborigènes de cette région ont échappé aux méfaits de la colonisation jusque dans les années 1880. À cette date, les colons blancs attirés par leurs terres fertiles et propices à l'élevage installent sur leurs territoires de grandes stations d'élevage de moutons. Pendant la dernière décennie du XIX^e siècle, Pigeon, un Aborigène originaire de la vallée de la Fitzroy, s'illustre par ses actions de résistance contre les stations et leur police. Ce sont ses raids qui provoquent la création d'un poste de police à Fitzroy-Crossing.

Attirés par la facilité à se procurer des denrées rares comme le sucre, le thé, la farine, le café, des groupes d'Aborigènes s'installent auprès des stations d'élevage. D'autres sont sédentarisés de force afin de constituer une réserve de main-d'œuvre bon marché. Fitzroy devient une halte sur la route vers les mines d'or de Halls Creek et un centre de ravitaillement pour les stations alentour.

Après la Seconde Guerre mondiale, le gouvernement établit un camp où des rations alimentaires sont distribuées aux Aborigènes. En 1954, une mission protestante est créée. Elle rassemble une population aborigène d'une centaine d'individus autour d'un hôtel, un

magasin, un garage, un atelier et une école. Dès 1970 débute l'exode des populations aborigènes vers les centres urbains. La population aborigène permanente de Fitzroy-Crossing est multipliée par dix en cinq ans. Aujourd'hui la ville est peuplée à 80 p. 100 d'Aborigènes d'origines ethniques diverses qui malgré leur diversité tentent de cohabiter avec la minorité blanche.

Les populations des rivières ont toujours eu un rôle important dans la transmission des rituels, comme dans la circulation et l'échange de biens. Elles ont assumé ce rôle de relais économique-culturel tout en continuant à se démarquer des populations de la côte et du désert, tant sur le plan idéologique que pratique (cycles mythiques différents, technologie propre, discours ethnocentrique).

Ce sont précisément ces populations des rivières (Bunaba, Gunjan, Nyigina et Gidjia) qui subirent dans la dernière décennie du XIX^e siècle, avec la violence que l'on imagine, l'intrusion des premiers colons européens sur leurs terres fertiles et propices à l'élevage. Les massacres perpétrés, jusque dans les années 1920-1930 par la police et les colons, ont décimé un grand nombre de ces groupes ; aujourd'hui encore, ces événements sont relatés par les témoins — passifs mais chanceux — qui les ont vécus.

Chez les Bunaba, il ne reste qu'une centaine d'individus, pour qui Fitzroy-Crossing est tout ce qui reste des terres traditionnelles bunaba. Les Gunjan se sont regroupés et sédentarisés à proximité d'une station d'élevage, située sur leurs terres ancestrales, où ils cohabitent avec des Gidjia. La majorité des survivants des populations des rivières ont convergé vers Fitzroy ou se sont établies sur les terres des stations d'élevage voisines.

Jusqu'en 1967, les Bunaba et les Gunjan vivent dans des conditions difficiles ; à cette date, la citoyenneté australienne est accordée aux Aborigènes. Une loi stipule que tous les individus travaillant dans une station d'élevage doivent percevoir un salaire identique sans considération de la couleur de leur peau. En conséquence, les propriétaires et gérants de stations excluent de leurs terres tous les Aborigènes non employés (femmes, enfants, vieillards), ainsi que les travailleurs les moins performants, ce qui a pour effet de provoquer un afflux de populations d'origines différentes vers les missions.

VENUS DU DÉSERT

Les groupes septentrionaux de la zone désertique, située au sud de la Fitzroy, amorcent, aux alentours de 1920, une remontée vers le nord et commencent à se sédentariser sur les terres des stations d'élevage les plus méridionales de la région. Ces groupes en provenance du désert s'identifient sous la dénomination

de Walmajarri, terme générique qui ne définit pas seulement un groupe linguistique, mais des sous-groupes qui partagent de nombreux traits culturels, même s'ils vivaient autrefois dispersés sur un immense territoire.

Ces Aborigènes du désert ont été, de toute évidence, aussi maltraités que les peuples des rivières à la suite de leur sédentarisation, mais ils n'ont probablement pas perçu les colons de la même façon. Ils expérimentèrent un type de contact particulier avec les missionnaires. Fortement christianisés après une période de tiraillement entre leurs traditions et la rigueur des missionnaires, ils n'avaient jamais vu leur identité réellement remise en question au contact des Européens. Leur territoire tribal n'avait jamais été menacé d'invasion, leur langue avait été promue véhicule du christianisme par les missionnaires sur l'ensemble du Kimberley — une bible a été rédigée en walmajarri. Il leur était toujours possible d'avoir une activité de nomades, même si cela se passait dans des conditions et pour des buts différents que par le passé, car leur sédentarisation s'était effectuée sur une région aussi vaste que leurs terres ancestrales.

De plus, d'un point de vue ethnologique leur culture a été mise en valeur alors que celle des peuples des rivières a été longtemps ignorée. En effet, autrefois, les ethnologues devaient le plus souvent s'en remettre aux missionnaires pour établir les premiers contacts avec les Aborigènes ; tout naturellement les missionnaires encourageaient les chercheurs à s'intéresser aux groupes walmajarri, qu'ils connaissaient mieux, qui étaient d'un contact plus facile et pour lesquels une importante documentation était disponible.

Il convient d'ajouter à ces deux groupes un troisième, formé essentiellement de Wongkatjunga, appartenant à la dernière vague migratoire en provenance du désert (1960-1965). Ceux-ci, plus orientés vers un mode de vie traditionnel (économique, technologique et religieux), ont joué un rôle clef, soit en stimulant un retour à la tradition, soit en s'engageant à leur tour dans le christianisme.

Entre ces différents groupes les conflits étaient inexistantes au niveau des stations d'élevage, car ils étaient dispersés et les gens de l'extérieur avaient été intégrés dans le système social à la suite de mariages intergroupes. Par contre, à la suite de leur concentration en milieu semi-urbain, les tensions entre groupes se sont développées et sont même devenues plus saillantes que par le passé en partie à cause de la différence de contacts avec les Européens. Les peuples des rivières, numériquement minoritaires, ont été les perdants dans l'affaire : parlant une langue qui n'intéressait pas les Blancs, ils ont été spoliés de presque tout leur territoire et ont perdu une grande partie de leurs activités rituelles.

JUNJUWA,
UNE COMMUNAUTÉ ARTIFICIELLE

C'est en ignorant ces diversités et les antagonismes qui les accompagnent que le village de Junjuwa est créé en 1975. Le village est construit à l'initiative de la Commission d'État pour l'Habitat (*State Housing Commission*), qui répondait ainsi aux problèmes de surpopulation du camp de la mission. Le village possède 56 maisons. Il est situé dans la ville de Fitzroy-Crossing, sur une terre traditionnelle bunaba (*Junjuwa* est un terme bunaba), et est régi selon une constitution rédigée en faveur des Bunaba bien que ceux-ci soient minoritaires. La communauté ainsi formée fut reconnue légalement et officiellement déclarée communauté aborigène, la même année. Cette idée, alors expérimentale, de village communautaire, fut un échec dans le cas de Junjuwa. En effet, les institutions gouvernementales ont toujours considéré Junjuwa comme une entité à part entière, alors qu'il s'agit en fait de populations d'origines différentes, contraintes de se sédentariser et de cohabiter sur des campements créés par les Européens.

La concentration forcée des différents groupes, chacun avec différentes aspirations, la dépendance vis-à-vis du système d'assistance sociale, ainsi que la proximité du *pub* local sont les principales causes des problèmes que rencontre Junjuwa depuis sa création : alcoolisme, délinquance juvénile, rixes entre groupes, problèmes de cohésion au niveau des prises de décision et de leurs applications. Après avoir compté jusqu'à 600 habitants en 1984, la population de Junjuwa est aujourd'hui d'environ 350 individus. Ceux qui ont quitté Junjuwa sont en majorité des gens du désert. La plupart d'entre eux ont créé avec des groupes alliés leurs propres communautés, au cours des sept ou huit dernières années.

Les Bunaba sont les seuls à ne rien posséder, alors que, paradoxalement, ils sont les seuls à être sur leur territoire d'origine. Ils se sentent frustrés et se posent en victimes d'une injustice flagrante : le gouvernement a « donné » aux peuples du désert le « droit » de s'établir d'une façon permanente sur des territoires qui ne sont pas les leurs et où ils avaient été accueillis provisoirement, alors qu'eux, les Bunaba, n'ont rien. Ainsi, probablement résignés et désillusionnés, les Bunaba sont peu actifs au niveau des revendications territoriales, ou plutôt inconsistants et confus dans leurs demandes, et refusent de s'impliquer dans une organisation quelle qu'elle soit.

Pour tenter d'enrayer la dépendance des Aborigènes vis-à-vis du système social, et pour développer les possibilités d'autogestion au niveau des communautés, le gouvernement a décidé de lancer un programme de développement : *Community Development Employment Program*. Il s'agit de verser à la communauté un montant identique à celui de l'ensemble des allocations de chômage perçues par ses

membres, augmenté de 17 p. 100 ; la gestion et la distribution de cette masse monétaire payée en trois versements annuels incombent à la communauté.

AUTOGESTION ET TOURISME

Seuls les individus qui travailleront seront rémunérés ; la communauté recevra en outre du matériel et des crédits supplémentaires pour développer ou créer des entreprises. Tout individu domicilié dans une communauté engagée dans un tel plan de développement ne pourra percevoir d'allocations de chômage dans une autre communauté qu'après une période de huit semaines de résidence effective.

Ce programme peut effectivement avoir des effets bénéfiques, mais il est très difficile d'obtenir sa mise en œuvre et deux conditions *sine qua non* sont requises : il faut que la gestion de la communauté soit irréprochable et que la communauté compte moins de cent membres.

Il est certain que les anciens sont très favorables au projet, car ils y voient une possibilité de contrôler les jeunes générations. Ceci était devenu impossible avec la consommation d'alcool et le versement individuel de prestations sociales. En revanche, ce type de programme pose deux problèmes majeurs : tout d'abord une seconde sédentarisation forcée ou plutôt une fixation de fait, car se déplacer d'une communauté à une autre est une activité sociale importante pour beaucoup d'Aborigènes. Ensuite, les inégalités à l'intérieur des communautés risquent d'être amplifiées. Ce sont, en effet, les membres d'un même groupe linguistique (comme à Junjuwa), ou la famille du *chairman* qui cumulent les emplois et qui se rendent dans les meetings (frais de déplacement et séjour payés).

Néanmoins la communauté de Junjuwa souhaite être intégrée dans un tel plan de développement. Elle y voit la possibilité de création d'emplois, en particulier dans le domaine touristique. Des gorges spectaculaires sur la Fitzroy River — Geikie Gorge — attirent déjà 2 000 visiteurs par an. Activités pour les jeunes, programme éducatif, cantine sont gérés en commun sans distinction d'origine ethnique.

Face au pouvoir blanc, les liens entre Aborigènes de tous horizons se font plus étroits. Si la majorité des Australiens locaux affirment volontiers que, grâce à eux, les Aborigènes vont peut-être devenir quelque chose, ils admettent difficilement que sans les Aborigènes ils ne seraient rien. Dans cette ville aborigène à 80 p. cent, les Blancs possèdent tout (emplois, entreprises, commerces), et les Aborigènes dépendent totalement d'eux. Et non contents de posséder l'intégralité de la ville, les Australiens blancs s'y livrent une lutte quotidienne pour le pouvoir ; ces conflits auraient quelque chose de

dérisoire s'ils ne s'effectuaient aux dépens des groupes aborigènes.

Pour une si petite ville, une multitude d'organisations existent : Fitzroy Valley Racecourse Association, Fitzroy Valley Golf Club Association, Parents and Citizens Association, Fitzroy Crossing Progress Association, Sport and Recreation Progress Association, pour ne citer que les principales dont, bien entendu, les Aborigènes sont absents. Et pourtant la plupart de ces associations obtiennent des subventions gouvernementales en évoquant le problème des Aborigènes à Fitzroy-Crossing.

*Bernard Moizo au cours d'un conseil communautaire
à Junjuwa, Fitzroy-Crossing*



————— BERNARD MOIZO —————

Ethnologue

Maizo B.

11

AUSTRALIE NOIRE

12

O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire

N° 27976 ex 1

Cote : B

27.04.90

dirigé par
SYLVIE GIRARDET,
CLAIRE MERLEAU-PONTY et ANNE TARDY
du Musée en Herbe

date ?



AUTREMENT REVUE : 4, RUE D'ENGHIEN, 75010 PARIS.
TEL. : (1) 47.70.12.50.

Directeur-rédacteur en chef : Henry Dougier. *Rédaction* : Nicole Czechowski, Maurice Lemoine, Brigitte Ouvry-Vial, Lucette Savier. *Fabrication/Secrétariat de rédaction* : Bernadette Mercier, assistée de Hélène Dupont. *Maquette* : Anne Panaget. *Conception de couverture* : Harri Peccinotti.

Services financiers : Florence Aupay. *Gestion et administration* : Anne Allasseur, Agnès André, Hassina Mérabet, Jean-François Platet.

Service de presse : Karine Mallet-Belmont.